

XYZ. La revue de la nouvelle

Road Movie

Christiane Frenette



Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3303ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frenette, C. (2005). *Road Movie*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 11–12.

Road Movie

Christiane Frenette

Autour de moi, la fébrilité coutumière. Trois ou quatre de mes collègues rassemblent des dossiers en vitesse, une autre photocopie des documents. Nous sommes en retard, comme d'habitude. Depuis un bon moment déjà, les patrons ont gagné la salle de réunion. Il ne manque plus que notre service. À intervalles réguliers, la secrétaire apparaît sur le seuil de la porte. « Ils commencent à s'impatienter... » Nous connaissons la chanson.

Sur le chemin qui sépare mon bureau de la salle de réunion, je teste ma tenue toute neuve. La jupe de mon tailleur, trop ajustée pour le pas de course, semble sur le point de se fendre, et les talons aiguilles de mes chaussures italiennes ne tiendront pas plus de trois minutes à ce rythme.

Une fois arrivée, juste avant de m'asseoir, je jette un regard sur la ville qui s'étale à perte de vue. Il pleut. Un petit crachin. Le gris uniforme du ciel est infiniment invitant. Je ne sais pas ce qui me prend. Tout devient très clair dans ma tête. Je dépose mes dossiers sur la table et, drapée dans ma superbe, je dis d'une voix que je ne reconnais pas : « Voilà, tout y est, veuillez m'excuser, je ne peux pas rester, des dossiers urgents m'attendent ! » Je souris en guise de réponse à leur air ahuri. C'est fini, fini, fini.

Je ne repasse même pas par mon bureau. Mes affaires ? Les collègues se les partageront en guise d'héritage. Je me rue vers l'ascenseur. Je devrais logiquement avoir la sensation de redescendre sur terre, non, plus je me rapproche du troisième sous-sol, plus j'ai l'impression de m'élever.

Je viens d'accomplir un grand coup. Le fantasme suprême. Après, on fait quoi ? Retourner chez soi, aller voir un film ? Impossible de réintégrer sa vie ou de s'immiscer dans celle des autres. Il ne me reste pas d'autre choix que de me fabriquer mon propre cinéma. Rouler, je vais rouler. Après tout, les *road movies*, ce n'est pas pour les chiens.

La pluie, l'autoroute, les essuie-glaces. Derrière le volant, l'héroïne en tailleur et escarpins. Moi, ridicule, en toutes circonstances.

Ça fait des heures que je roule ainsi. Au sentiment d'exaltation s'est substituée la lassitude. La mienne, celle des jours ordinaires, celle des fins de journées quand je rentre chez moi, brûlée, vidée par le travail. Une seule pensée traverse parfois mon esprit que je chasse aussitôt : mon vieux chat.

En tout cas, ma tenue ne passe pas inaperçue. Visiblement, le gars du motel n'a jamais loué une chambre à une fille habillée style *soap* américain.

J'aime les motels bien plus que les hôtels. Ici, on entre, on sort sans que personne ne vous sourie, ne vous salue, ne vous tienne la porte. La paix. Je n'aurais pas pu mieux choisir : la décoration de la chambre se veut espagnole, l'odeur de désinfectant cache mal celle du tabac, le lit est immense, il ne me reste qu'à me fondre dans le décor.

Je me suis enfouie sous les couvertures sans me déshabiller. J'ai même gardé mes chaussures. Quand je bouge les pieds, mes talons aiguilles frottent contre le drap. Un bruit rassurant. Du tissu qu'on déchire. Je suis vivante.

Dehors, la pluie tombe dru sur le ciment. Enfant, aucun bruit, aucun son ne trouvait grâce à mes yeux au moment de m'endormir. Sauf celui de la pluie sur le toit de tôle de la maison. Qui me berçait, m'apaisait. Tous les autres me terrorisaient. Le vent, les hurlements d'un chien au loin, la course d'une souris dans les murs et, quelques minutes plus tard, le claquement de la trappe qui se referme au fond du placard.

Cette nuit, la pluie n'a aucune prise ; rien ne me calme, rien ne me terrifie. Sauf peut-être cette image : une femme lovée au fond d'un lit *king*, perdue dans un motel au milieu de nulle part. Finalement, j'aurais dû aller au cinéma. Ça aurait été plus simple de rentrer chez moi, et surtout moins long.

Le chat doit m'attendre sur la galerie arrière, affamé et trempé. J'espère que la voisine aura eu pitié et l'aura fait entrer chez elle.